



## Virginia Woolf avec les philosophes/ Virginia Woolf among the philosophers

Comment pense la littérature? Sur un régime singulier, comment pense l'écriture de Virginia Woolf? C'est le champ de cette question que voudrait ouvrir ce colloque international consacré aux modes d'articulation de la pensée, de l'œuvre et de l'écriture chez Virginia Woolf.

La réception de l'œuvre de Virginia Woolf et sa relecture n'ont pas cessé de donner forme au destin de son œuvre, voire de le doubler en sa dimension réflexive. Elle fut d'abord inscrite sous l'ombre d'un canon moderniste échafaudé depuis et sous la figure tutélaire de TS Eliot, jusqu'à ce que ce canon soit interrogé, historicisé, voire radicalement remis en cause par un pluriel qui vient en affecter l'homogénéité. Il fallut toutefois quelque vingt ans pour que soient reconnues la portée et la singularité de l'œuvre de Virginia Woolf. La réception critique connut alors un plein essor tant du fait de sa soudaine émergence que de la multiplicité des éclairages: approches formelles nourries du moment structuraliste, approches féministes développées depuis le champ critique des « women's studies » outre-manche et outre-atlantique où s'entrecroisent cependant les propositions d' Hélène Cixous, de Luce Irigaray, de Julia Kristeva, celles d'une philosophe américaine comme Judith Butler ainsi que des critiques anglo-américaines telles que Rachel Bowlby, Jane Goldman, Laura Marcus (pour ne citer que quelques noms). D'autres approches, issues elles aussi le plus souvent des études anglo-américaines se sont intéressées aux déterminations socio-historiques de son œuvre, que ce soit en la replaçant dans le contexte du Bloomsbury Group, en interrogeant les liens entre les membres du Bloomsbury Group et le fascisme, ou en dégagant les traits politiques de ses propositions esthétiques. Parallèlement à cette expansion du champ critique, c'est aussi l'œuvre de Virginia Woolf qui déployait toute sa texture dans la mesure où ses essais, ses journaux, sa correspondance tout autant que ses romans devenaient objets d'étude.

Ce colloque prend sa place dans cet héritage critique, marqué par de nombreux colloques internationaux en Grande Bretagne, aux Etats Unis ainsi qu'en France. Un premier colloque, consacré à Virginia Woolf et le Bloombury group avait été ainsi organisé à Cerisy La salle par Jean Guiget en 1974 jusqu'à ce que soit à nouveau proposée en 2001 une décade organisée par Catherine Bernard et Christine Reynier qui vint ponctuer de sa frappe

singulière le rythme des colloques tous les deux ans par la Société des Etudes Woolfiennes depuis sa création en 1996.

Au sein de cette scène critique, extrêmement riche et vivante, l'enjeu du colloque est toutefois d'opérer un déplacement, voire un renouvellement de la perspective critique sur l'œuvre de Virginia Woolf, de se démarquer des études formelles, féministes, idéologiques ou historicisantes qui ont ainsi fait l'histoire de sa réception critique pour se mettre à l'écoute de la force de proposition de pensée intimement liée au cours de l'écriture. Il ne s'agira surtout pas de « replier » la pensée sur l'écriture, de thématiser celle-ci, de subordonner l'une à l'autre, mais bien au contraire de s'intéresser à la façon dont une poétique se définit comme mode singulier de l'œuvre de pensée.

Cette part de la pensée pourra être interrogée selon différentes déterminations spatio-temporelles, et sous l'éclairage de différentes perspectives parmi lesquelles les suivantes.

Comment l'univers de la pensée telle que la philosophie la déploie se donne-t-il à lire à cette lectrice insatiable qu'est Virginia Woolf? Quels philosophes lit-elle, par le biais de quel cheminement? Ou bien dans quel autre champ de l'écrit entend elle le cours singulier de la pensée résonner? Quelles conditions de l'écriture et de la lecture en tant que pensée définit-elle pour les formes littéraires dans ses propres lectures, dans ses essais? Telle proposition qui envisage de lire les affinités entre Woolf et Montaigne sous le sceau de l'incertitude promet d'emprunter cette voie.

On pourra également en examiner le lien aux mouvements culturels, aux domaines de pensée, aux bouleversements historiques et engagements politiques qui ont traversé la vie du Bloomsbury Group, dont Virginia Woolf se fait l'écho selon ses propres paradigmes qui viennent inquiéter les modes du pouvoir, les lieux du savoir, et redéfinir des formes du commun. La question sera alors : comment l'œuvre de Virginia Woolf s'entretient-elle avec les courants philosophiques de son époque? De nombreux travaux ont déjà été consacrés à cette dimension, qui se sont tournés vers les rapports entre les membres du Bloomsbury Group et les différents courants philosophiques liés à Oxford et Cambridge ou bien aux relations entre certaines questions philosophiques et leurs échos dans l'œuvre de Virginia Woolf. Deux ouvrages majeurs se sont déjà intéressés à cette dimension épistémologique de l'œuvre de Virginia Woolf : celui de S. P. Rosenbaum consacré à l'influence majeure de l'épistémologie de G.E. Moore sur le groupe de Bloomsbury, ainsi que celui d'Ann Banfield, *The Phantom Table*, qui articule la dimension épistémologique et esthétique mais cette fois-ci depuis l'influence de Bertrand Russell, tant dans son élaboration de la logique formelle que dans sa

théorie de la connaissance et sa réflexion sur les objets des sensations. Les auteurs de ces deux ouvrages nous ont fait l'honneur d'accepter notre invitation, et les prolongements de leur réflexion ainsi que le recul sur leurs ouvrages permettront d'interroger les articulations que propose cet héritage critique. On pourra de plus se demander si la poétique de Virginia Woolf s'inscrit sous l'ombre portée de ses propositions philosophiques ou les déporte selon sa propre voie, selon ce que poursuit son écriture tout autant que sa pensée.

D'autre part, certains moments critiques se sont singularisés par une détermination de l'articulation entre la philosophie et l'œuvre de Virginia Woolf : on peut mentionner la lecture « bergsonienne » de l'écriture du temps, la lecture « platonicienne » de l'œuvre de Virginia Woolf proposée par Dominique Hénaff (*Une Prose à l'épreuve du réel*, Editions Horlieu, 2003), les résonances avec la pensée de Sigmund Freud ou les propositions divergentes d'avec celle-ci, élaborées dans l'œuvre d'Elizabeth Abel ou plus récemment de Maud Ellman, les croisements entre la phénoménologie (Husserl, Merleau-Ponty) et son approche de l'expérience. Certains ouvrages, dont les auteurs seront parmi nous, ont examiné les relations proposées entre Benjamin et l'œuvre de Virginia Woolf et leurs interventions en porteront les échos, alors que d'autres intervenants feront apparaître d'inédites résonances telles que celles qui peuvent relier Nietzsche et Virginia Woolf, dans l'enjeu d'une puissance d'affirmation, voire d'une pensée de la vie dans son œuvre.

L'interrogation pourra trouver encore un autre de ses lieux dans les dialogues que les philosophes français, et c'est là que la scène française de ce colloque trouve une de ses expressions les plus fortes, ont entretenus avec l'œuvre de Virginia Woolf. On pourra s'attarder à loisir sur ce qui a fait la rencontre entre Paul Ricoeur, Maurice Blanchot, Gilles Deleuze, Jacques Rancière et son œuvre. Cette rencontre fut orientée pour Ricoeur et Blanchot par une pensée du temps, des modalités de sa configuration, de sa mise en intrigue pour le premier, des figures du temps, pour le second. Chez Deleuze, la convocation de l'œuvre de Virginia Woolf est centrale, voire médiatise l'élaboration du concept de devenir, de l'héccéité, du plan d'immanence. Certaines interventions prolongeront ce dialogue en s'intéressant qui à la syntaxe et le bégaiement, qui à une pensée de la vie en son articulation à l'immanence. De même l'œuvre de Jacques Rancière ne cesse de dialoguer avec celle de Virginia Woolf, soit sous le sceau de son régime paratactique, soit sous celui d'« une politique de la littérature ». Là où le paradigme critique de la représentation comme mimesis se trouve radicalement questionné et laisse place à une logique de l'impersonnel des affects et des percepts chez Gilles Deleuze, Jacques Rancière lui engage à penser la poétique de Virginia Woolf comme élaboration, à l'articulation de l'aesthesis et du politique comme subjectivation, partage du sensible, dont les marques singulières résonnent de façon frappante dans un essai comme

*Three Guineas*. La présence de Jacques Rancière, qui nous a fait l'honneur de répondre à notre invitation par un accord de principe, permettra de rendre plein hommage à cette proposition de pensée, dont les marques ont été plus souvent dispersées que tenues ensemble. Mais on retournera également la question: comment l'écriture de Virginia Woolf interroge-t-elle la pensée de Paul Ricoeur, Maurice Blanchot, Gilles Deleuze ou de Jacques Rancière, comment son œuvre lit-elle aujourd'hui ces philosophes?

C'est enfin et surtout le lien inextricable de la pensée et de l'écriture que l'on voudrait interroger. L'intrication de l'objet de pensée (le temps, la vie, l'histoire, l'art, la phrase, la différence sexuelle, les formes littéraires, la communauté, mais aussi la mort, la voix, le spectral, l'impersonnel, l'écriture..) et de son mode d'écriture sont des invitations à interroger l'écriture selon le régime à proprement parler poétique d'une œuvre de pensée. On pourra s'attarder sur la place de la mimésis des discours de la pensée dans son œuvre (souvent objets de mise à l'index, de pastiche et de parodie ainsi qu'en témoignent les essais, les figures du « scholar »). L'écriture de Virginia Woolf objecte de façon singulière à tous les maîtres discours, déconstruit leur adresse et en retour la légitimité de leur assise, oppose sa résistance à certains régimes d'objectivation de la pensée faisant de celle-ci l'objet d'une rhétorique qui les contredit : son écriture alors souvent emprunte ses traits à ce que Jean-François Lyotard appelle « la force des faibles » qui infatigablement objecte à tout prononce le régime de l'absolu, du dernier mot, de l'en-soi. Certains mots « life », « spirit », « soul » semblent mis en circulation, font jouer leur entrejeu de façon à faire de l'objet de la pensée, de la vie de l'esprit et du mode de penser une proposition éminemment singulière où se construit une pensée insistante de la survivance. Enfin les traits spécifiques de cette poétique, tant dans les essais que dans les romans, sont autant de façons de proposer une pensée de la littérature et de sa paradoxale condition de désœuvrement. L'enjeu sera alors de montrer comment une poétique engendre ses propres objets et modes de pensée, fraye au sein d'un héritage culturel le cours de ce que Lyotard appelle une « passion de langue » alliée à une passion de pensée. On pourra interroger les enjeux éthique et politique de cette proposition de pensée qui continue à faire de la modernité la condition d'une communauté à venir.